

forêt moutonne comme une mer aux sombres vagues violet pourpré ; mais c'est surtout au revers des nobles que se donne pour les yeux une vraie fête de pures éclatantes et artistement fondues. Sur les ondulations des collines barroises, l'automne jette un manteau qui fait penser aux merveilles des plus riches pays de l'Orient. Les pampres, métamorphosées par la maturité, y étalent toute la gamme des rouges et des jaunes : splendeurs cramoisies, verts pâles, ors rutilants, riches rousseurs d'aurore, tout cela harmonieux et tant comme une symphonie magique. En bas les villages argentés des saules, en haut les blanches vagues de l'horizon marient doucement aux colorations tendres des bois et des vignes la verdure des prés et le bleu du ciel. L'arrière-saison, qui est presque toujours la, ajoute encore à la joviale physionomie du pays. Ici tout Juvigny est en liesse. La vigne est la principale richesse du sol, et, quand la récolte abonde, chaque propriétaire vide quelques vieilles bouteilles du fond de sa cave en l'honneur de la vendange nouvelle. Dès l'aube, les vendangeurs et vendangeuses s'en vont par bandes et se promènent dans les rues : les routes sont tout le jour sillonnées de *belons* chargés de raisins ; les fouleries ouvrent leurs grandes portes charretières et laissent voir dans leur profondeur obscure les ventres énormes des cuves et les bedaines plus rondelettes des tonneaux rangés au long des murs. Vers midi, les dames et les jeunes filles se mettent pour les vignes et vont se mêler aux travailleurs, et tout le monde emporte le goûter et on le savoure en plein air, à la lisière d'un pré, puis, comme les bons sujets de Grand-père, on s'en va vers les saussaies, et là, sur l'herbe verte, tous dansent des rondes, "tant baudelement que l'on peut" et passe-temps céleste les voir ainsi soy rigoller". . . . Dans chaque contrée, l'écho renvoie des clameurs et des chansons. On ne rentre à la ville qu'à la brune, avec le dernier *bélon*, et la journée se termine par un gras souper arrosé de vin pelure d'oignon et tout retentissant de clats de rire. C'est un temps de liberté et d'allégresse n'ayant d'autre limite que les rangs sont confondus, toutes les joies de la vie se mêlent de côté. La molle odeur vineuse qui s'exhale des pressoirs et embaume l'air invite encore à ce bon plaisir.

Marius Laheyryard n'avait garde de manquer à ces fêtes provinciales, d'autant qu'il espérait y retrouver sa mademoiselle Grandfief. Le dieu des amoureux le servit à point, et une belle après-dîner, dans la vigne d'un de ses amis, il rencontra Georgette près des jeunes filles du propriétaire, qui vendangeaient elles-mêmes, mêlées aux hommes de journée. Pour surcroît de chance, elle était seule ; madame Grandfief, retenue au logis par une petite migraine, avait consenti à confier sa fille à une amie. C'était pour le poète une précieuse aubaine, et il en profitait, comme bien vous pensez. On vendangea côte à côte, et, descendant à la même grappe, goûtant dans la même coupe et profitant de la familiarité des rondes pour se tenir par la main. Le soir, quand on entra en ville, le propriétaire de la vigne retint Marius à souper, et au dessert déboucha deux bouteilles de champagne en l'honneur des dames. Georgette, qui ne dédaignait pas le vin et très amoureux, se laissa tenter et vida une flûte tout entière. Le poète ne fit pas non plus la petite bouche, et, quand on se leva de table, les cerveaux étaient échauffés, les yeux brillants et les lèvres babillantes.

La femme de chambre de Georgette l'attendait, et elle allait partir. Elle passa dans une pièce voisine pour prendre un manteau et s'apprêter, à la faveur du remue-

ménage général, Marius, très gaillard, et ne se rendant pas compte de ce qu'il faisait, se glissa hors de la salle à manger et se mit à la recherche de la jeune fille. Il vaguait lentement par le corridor à demi éclairé quand, du haut du palier, il vit mademoiselle Grandfief venir à lui. Elle gravissait allégrement l'escalier en fredonnant une valse et en tenant à la main son chapeau de paille. Jamais elle n'avait paru si jolie à Marius, coquettement décoiffée, le nez au vent, les joues roses et la bouche souriante. J'ai dit que Marius avait une pointe de champagne, Georgette elle-même était émue ; la promenade, la légère excitation du raisin mordu à la grappe, la gaieté du souper, tout cela lui avait monté au cerveau. Elle était si fraîche et avenante, le palier était si solitaire, que, ma foi, Marius sentit un démon amoureux qui le poussait ; sans parler, il prit les deux mains de Georgette, qui souriait, et appliqua un baiser droit sur ses lèvres épanouies. Elle en fut tout étourdie d'abord ; soit éblouissement, soit terreur, soit peut-être aussi parce qu'elle trouvait à ce baiser impertinent je ne sais quelle douceur non encore goûtée, elle ne fit pas un mouvement, et Marius, — les poètes sont pleins de fatuité — crut sentir que les lèvres de Georgette ne fuyaient pas trop les siennes. Tout à coup elle poussa un petit cri, une porte venait de s'ouvrir, et Reine Lecomte, qui se trouvait au nombre des vendangeuses, s'était montrée sur le seuil. Mademoiselle Grandfief se dégagea d'un air indigné et s'enfuit tout rouge, tandis que Marius, avec cet aplomb que donne une demi-griserie, descendait l'escalier, enchanté de son aventure, et murmurant en son pardessus : — Attrape, Madame Grandfief !

Georgette rentra confuse et songeuse à Salvanches. Elle éprouvait intérieurement une sensation étrange, inquiétante, faite de terreur et de plaisir, d'angoisse et de langueur. Quand les lèvres de Marius avaient touché les siennes, il lui avait semblé qu'il lui passait alternativement de la neige et du feu dans les veines, son cœur s'était serré délicieusement, et, — il fallait bien se l'avouer, quoi qu'elle en rougit, — elle avait eu le désir que ce baiser se prolongeât pendant des heures. Maintenant encore elle croyait sentir l'impression de ces lèvres audacieuses sur les siennes, quelque chose comme un fruit savoureux et brûlant écrasé sur la bouche. . . . Bientôt cependant une peur terrible envahit son âme d'ingénue : c'était un péché qu'elle venait de commettre, et ce devait être un affreux péché, puisqu'il lui laissait après lui une fièvre si troublante et si douce ! Hélène Laheyryard, si cruellement punie et compromise, n'avait peut-être pas commis une faute pire. . . . Cette crainte bizarre la fit frissonner des pieds à la tête. Il ne lui fut plus possible de penser à autre chose. Quand elle se trouva seule dans sa petite chambre, son effroi redoubla. Elle se regarda un moment dans son miroir et détourna brusquement la tête, l'éclat de ses yeux l'épouvantait. Bien sûr, il s'était passé en elle quelque chose de nouveau et de terrible, elle avait la fièvre, elle éprouvait un frémissement inexplicable. — Ah ! mon Dieu, que vais-je devenir ! pensait-elle en enfouissant sa tête brune dans l'oreiller, et cette mauvaise langue de Reine, qui a tout vu et qui va tout dire ! . . . Demain je serai la fable de la ville. — Elle sanglotait et se désolait bien bas ; elle ne s'endormit que fort tard et rêva toute la nuit d'Hélène Laheyryard.

Au réveil, elle courut de nouveau à son miroir. En voyant ses yeux cernés, ses traits tirés et ses lèvres pâles, elle n'eut plus de doute. Assurément elle était perdue, elle aussi. Comment oserait-elle affronter le